



F O N T A I N E S

DE

B R O C E L I A N D E

DIRECTEUR
RONAN FICHERY
DRUIDE ABROC'HELL

ARTISTIQUES

LITTERAIRES

TOURISTIQUES

RÉDACTION-ADMINISTRATION: 54 RUE POUILLAIN-DUPARC, RENNES TÉL. 40-76-45
C.C.P. RENNES 1158-96 ABONNEMENT 500FRS

ZANTIG AR ROD

(LE SAINT A LA ROUE)

CONTE DU TRÉGOR

PAR JEAN URVOY

Préambule

"Les gens du peuple tournent la roue de Confort pour obtenir de la bonne Vierge qu'elle délie la langue des enfants qui sont lents à parler. Nous connaissons une bonne mère de famille qui, à plusieurs reprises, avait recouru à ce moyen en faveur de son fils atné; elle réussit si bien, à la fin, et son enfant devint si bavard qu'elle fut obligée de tourner la roue à rebours pour modérer un peu sa loquacité."

(Chanoine Abgrall. Bulletin de la Société Archéologique du Finistère, 1892)

Demandez au bon Dieu, mais sans excès, n'insistez pas trop car il pourrait vous combler au point que vous en seriez gêné. Je n'en veux pour preuve que la mésaventure de cette pauvre Marie-Aimée.

Encore une femme qui, pourtant, n'avait pas trop à se plaindre du sort.

Elle habitait Penanalé, en la commune de Tréduder, au point précis où le plateau se prépare à basculer dans la vallée, une maison grise, aux murs de granit, si basse qu'on aurait dit qu'elle s'était enfoncée dans le sol sous le poids trop lourd de la charpente, des ardoises grossières et des hautes cheminées. Devant, pêle-mêle, des fleurs à provision, œillets, corbeilles d'argent, désespoirs du peintre, et des fuchstas, des reines-marguerites sur lesquelles boudonnaient tout un peuple d'insectes, de mouches et d'abeilles venues des fermes d'alentour.

A l'intérieur une pièce, une seule pièce, sombre, mais propre, nette, briquée comme la cabine d'un navire et qui sentait le lait; deux lits clos, une armoire de merisier, sur la tablette de la cheminée monumentale, des graines, quelques pommes et un crucifix et, dans un coin, seul luxe de l'humble logis, une horloge dans sa gaine avec un beau balancier de cuivre historié: repoussé dans le métal, on y voyait un faucheur entouré d'épis de blé, de bleuets naïvement enluminés.

Derrière la maison une crèche pour la vache, une soue pour le cochon, un jardin, deux petits champs bordés de noisetiers que complétait heureusement, au bord du ruisseau du Roscoat, au fond de la vallée, une prairie bien irriguée où poussait une herbe savoureuse et drue.

Son mari, Yffie, était un brave homme, un travailleur; il ne se soulait pas trop, ne la battait pas plus souvent que les autres femmes du pays. Marie-Aimée, en somme, aurait pu être heureuse s'il n'y avait eu son fils, - on ne peut tout avoir en ce monde, - un gallard d'une quinzaine d'années, gros et gras et qui souriait à tout, un fils légèrement innocent, mais un innocent n'est-il pas un don de Dieu? Il ne faisait rien, remuait le moins possible et passait son temps, la figure hilare, assis sur un

banc, dehors quand il faisait beau, au coin du foyer, par les pluies ou les froids de l'hiver.

Cela n'eût été rien, ou du moins pas grand chose, mais Pipi ne parlait pas. Oh! mais pas du tout: il ne prononçait jamais un mot, un seul mot, et cela contrariait la bonne femme; elle aurait tant voulu qu'il l'appelât Mamm, maman! Mamm, n'eût-il dit que ce mot, elle eût été heureuse. Mais non, il se contentait de la regarder, de suivre toutes ses allées et venues de ses gros yeux troubles au point que c'en était gênant.

Elle avait tout essayé et mis en branle tout l'appareil de la religion, ou du moins elle le croyait: neuvaines, missions, pèlerinages à Notre Dame de Pitié, à Saint-Yves, prières ferventes pendant le mois de Marie... le tout en vain.

Un jour elle parla de ses regrets et de son désir à la Mathuane, une femme de tête qui n'était jamais à cours d'expédients. L'amable voisine lui conseilla vivement d'aller à l'église de Magoar, dans le canton de Bourbriac et d'y faire tourner la roue à carillon, "Zantig ar rod", le saint à la roue, une fois, deux fois, trois fois, autant de fois qu'il serait nécessaire pour délier la langue de ce gros nigaud de Pipi.

Elle l'accompagnerait d'ailleurs volontiers.

Mais Magoar, c'est loin ce village! Comment faire? Après maintes démarches et force pourparlers, elles réussirent à s'entendre avec un boucher de Plouaret qui allait, quelquefois, avec sa camionnette chercher des cochons aux environs de Bourbriac.

Au jour dit, de très bonne heure, voilà nos deux commères en route, panier au bras et parapluie à la main. Il s'agissait d'abord de joindre le boucher qui ne pouvait pas ou ne voulait pas venir les prendre à domicile.

On était au mois de mai. De la lande leur venait au visage des vagues de parfums, où l'odeur miellée de l'aubépine et du chèvrefeuille se mêlait à l'aigre senteur des genêts. De ces genêts, il y en avait partout, dans les éboulis de rochers, aux fentes des carrières abandonnées, au revers des talus, et, dans le soleil, ils flambaient

(suite page 2)

A NOS AMIS ET LECTEURS

Le présent numéro qui porte le No 50 aurait dû paraître en Octobre 1959. Il n'a pu sortir qu'en janvier 1960 par suite d'une grave panne de machine à imprimer, qui aujourd'hui est heureusement réparée. En revanche le No 51 prévu pour le 4ème Trimestre suivra immédiatement celui-ci, comme il avait été annoncé, il comprendra huit pages et sera consacré aux poètes et prosateurs de la Région malouine. Ainsi sera rétabli notre périodicité. Nous prions nos lecteurs et amis qui nous ont écrit à ce sujet de nous excuser. Qu'ils soient remerciés de leurs bons vœux et qu'ils acceptent ceux que nous formons pour eux et leurs familles.

ZANTIG AR ROD

LE SAINT A LA ROUE

(suite de la page 1)

comme des torches.

Le ciel était bleu. Il y avait des fleurs dans les haies, les prairies et les champs, jacinthes, boutons d'or et marguerites. Sur les arbres, merles, fauvettes et linots qui chantaient, qui sifflaient.

Le pinson disait:

— Quelle est la route pour aller à Querrien, citoyen?

— Quelle est la route qui conduit à Querrien, citoyen?

Et comme cela sans arrêt.

— On ne va pas à Querrien, nous, mais on va à Magoarl lui crièrent les deux copines.

Au fond des bois, dans la fraîcheur des frondaisons nouvelles, les coucous se répondaient et leurs appels avaient quelque chose de narquois.

Coucou! Coucou! Coucou! Dè qui se moquaient-ils ceux-la?

Pas de nous, sûrement!

Et puis, il y eut ce pivert qui, de son vol balancé, fila devant elles, en lançant au passage son rire ironique.

— Sale bête! dit Marie-Aimée.

— Il annonce la pluie ajouta la mathurine qui savait tout.

Et de marcher dans la pureté de l'aube. Marie-Aimée, ronde et courte, trottaït menu comme une souris trop grasse, mais si vite que la Mathurine, qui faisait pourtant der enjambées de tambour-major, avait bien du mal à la suivre.

Bientôt, elles aperçurent, auprès d'une camionnette rouge, un homme, le boucher sans doute, qui leur faisait des signes.

— Hasted buhan! dépêchez vous!

Elles arrivent tout essouffées, mais encombrées par leurs cotillons trop lourds, leur parapluie et leur panier, elles ne parviennent pas à se hisser sur le marchepied; alors il les prend l'une après l'autre, par la taille, les hisse, les pousse et les enfourne dans la cabine, non sans les lutiner au passage, monte à son tour, et en route!

A partir de ce moment, le voyage qui avait commencé, mon Dieu, assez agréablement, tint du cauchemar. L'homme, un gros jovial, toujours entre deux vins, conduisait comme un fou. Il prenait les virages à gauche, grimpait les côtes à toute vitesse pour se laisser glisser, dans les descentes, à une allure vertigineuse.

Elles ne virent rien des pays traversés. A peine avait-on passé Belle-Isle-en-Terre qu'il les lançait dans la vallée du Guet, qu'elles quittèrent avec un soupir de soulagement, tant elles avaient craint de culbuter dans les eaux bouillonnantes de la rivière. Un virage, une côte et une belle ligne droite, dans laquelle le boucher fut pris d'une véritable frénésie. Ombres accueillantes, fraîcheur des sous-bois de Coat-an-Hay! Comme il ferait bon s'y arrêter un peu, elles ont eu si chaud! mais il n'en est pas question. La camionnette ronfle, les engrenages cliquètent, le radiateur fume; aucune importance, en avant! en avant! On est pressé, les cochons doivent être embarqués, ce soir, pour Paris, et il faut les peser, les laver, les bichonner, dépêchons-nous! Et la voiture file dans un nuage épais de poussière jaune, devant des piétons ahuris, des cyclistes précipitamment rangés sur les bas-côtés, jurant et montrant le poing.

Maintenant, c'est le haut pays, le pays des landes aux vastes horizons et puis la descente sur la vallée du Blavet. Gurunhucl, le carrefour de Kéranbellec, Bourbriac, et, droit au sud, Magoarl...

— Voilà, vous êtes arrivées, mes jolies! Je vous reprends dans une heure.

Et il les laissa là, devant l'église, tout étourdies, sans leur donner le temps de placer un mot.

— Dans une heure! à l'auberge du coin! ça va?

— Bien sûr!

Lentement, Marie-Aimée et la Mathurine rentrent dans le sanctuaire silencieux dont elles goûtent la fraîcheur. Un signe de croix, une prière au bon Dieu, à tous les saints, unierge à Notre-Dame de Lourdes, - on sait ce qu'on doit aux habitants du lieu - et l'on se dirige vers la roue de fortune.

La voila plaquée au mur, un peu vermoulue et garnie de ses clochettes, inquiétante dans son immobilité.

— Plaçons-nous bien dessous, dit la Mathurine. Fais un vœu; donne ton offrande... Maintenant, vas-y Marie-Aimée! Marie-Aimée met un doigt sur la roue et la fait tourner, mais si timidement que les clochettes tintent à peine: Ding... ding... ding... ding! ... et s'arrêtent.

— Plus fort!

Marie-Aimée y met deux doigts. Est-ce assez?

— Encore plus fort!

Marie-Aimée y met, cette fois, toute la main, et les douze clochettes de tintinnabuler toutes à la fois, et si bruyamment que Marie-Aimée voudrait bloquer cette roue trop bavarde, mais la Mathurine l'en empêche. Marie-Aimée se débat, elle n'est pas rassurée, elle a peur. Si Pipi devenait trop loquace et que, comme ces clochettes maudites, on ne puisse plus l'arrêter? Enfin, ce qui est fait est fait.

Toutes heureuses, et satisfaites du devoir accompli, nos deux gaillardes s'en vont à l'auberge, y mangent du lard salé, qu'elles avaient fait cuire dans la soupe, la veille au soir, du pain, du beurre mis au frais dans une feuille de chou, y boivent deux verres, trois verres de vin à la santé de Pipi, et par là-dessus, pour faire passer le tout, un rhum Négrita, un seul.

— Mad é! C'est bon.

Le boucher arrive bientôt, suivi d'un copain; un nouveau verre de vin, puis un autre. Le boucher raconte des grivoiseries; tout le monde rigole. Ah! la belle vie!

— C'est pas tout ça, allez, en route! on n'est pas rendu!.

Et l'on remonte dans la camionnette, les deux amies un peu rouges, on le serait à moins, la coiffe de travers et bavardes comme des pies. Elles parlent sans arrêt, d'une voix de tête, s'esclafent d'un rire aigu, désagréable, si bien que le boucher ne peut plus placer un mot. Ça l'agace, aussi appuie-t-il sur le champignon tant qu'il peut, et, brinqueballant, la voiture fait des bonds, saute par dessus les nids de poule; les femmes crient de peur, les cochons grognent, le boucher ricane. En avant! et d'la route!

Elles arrivèrent à la maison comme la nuit tombait, pénétrèrent dans la pièce déjà sombre et entendirent, ô miracle! une voix grêle qui disait: Mammi Marie-Aimée se précipite.

— Pipi, mon mignon!

Et celui-ci de répliquer

— Recule-toi, tu sens le vin et puis le rhum. Vous en avez bu toutes les deux et vous puez la vinasse. Je vais le dire à papal.

— Ça commence bien, pensa la Mathurine.

Le lendemain, la vie reprit son cours normal dans la petite chaumière de Penanalé.

Dès le matin, Yfflic portait au château de Rosambo où on l'employait, à de certains jours, au travail des pépinières. Marie-Aimée soignait la vache, le cochon, levait, lavait, nourrissait Pipi, et le plaçait sur son banc près des fleurs, au bon soleil de Dieu. Et de frotter, d'astiquer, tout en bougonnant et se parlant à elle-même. Elle en avait ainsi pour toute la matinée, sans un moment de répit. L'après-midi, elle soufflait un peu, tricotait ou bien allait au lavoir dont elle revenait vers les quatre heures. Elle appelait alors la Mathurine, et toutes les deux, assises à la lourde table, bavardaient et se payaient un bon café au lait avec des tartines de pain recouvertes de beurre, des crêpes dorées. Puis la copine sortait de la poche de son cotillon une petite fiole de ratafia dont elles arrosaient copieusement le fond de leur tasse.

Il n'était pas question pour Marie-Aimée d'avoir chez elle de l'alcool, rhum, cognac ou calvados. Yfflic aurait tout liché, non sans la traiter, les jours de mauvaise humeur, d'ivrognerie et de gaspilleuse. Il lui arrivait bien, de temps en temps, à ce brave homme, de réclamer une petite goutte, une toute petite goutte d'eau de vie, et Marie-Aimée lui répliquait

— Pas d'argent pour les soulards!

Un soir, c'était vers la fin de juin, Yfflic rentra fatigué, excédé par le travail et la chaleur. Comme il mettait le pied sur le seuil, il entendit la voix grêle de Pipi.

— La Mathurine est venue: elles ont pris du café avec du calvados dedans.

— Beaucoup?

— Pas mal.

— Fi d'am Doué! Ah! c'est comme ça! Je m'esquinte à travailler toute la journée, et, pendant ce temp-là, Madame fait la noce avec sa copine. Que je la revoie ici, cette grande bringue, cette grande jament! Je lui fous mon pied au cul.

Rencoincée près de l'armoire, Marie-Aimée se faisait toute petite, regardait par en dessous son homme, Pipi, dans les yeux du cher Pipi, la trahissait!

Puis le temps se gâta, le ciel se couvrit de lourds nuages; il pleuvait, il faisait froid, à croire la mauvaise saison déjà venue. Yfflic

(suite page 5)

LA CHANSON DU ROUET

LA CHANSON DU ROUET

Poésie de LÉONCE DE LISLE
Musique de JEAN LE FLEM (Druide Ker OWL)

Mélodie pour Voix d'enfants

Chant { Sop-
Alli

Moderato
mf

8va Alta (ad lib-) Rall

1er Couplet (Tutti)

O mon cher rou-et, ma blan-

Piano

8va Alta (ad lib-)

Dolce

Ires Voix Je vous ai-me mieux que l'or et l'ar-gent (Ires Voix me
Voix)

che bo-bi-ne (2mes Voix) Je vous ai-me mieux que l'or et l'ar-gent (2mes Voix)

don-nez tout lait beurre et fa-ri-ne Et le gai lo-

Vous me don-nez tout lait beurre et fa-ri-ne Et le gai lo-

gis et le vê-te-ment. Je vous ai-me mieux que l'or

gis et le vê-te-ment. Je vous ai-me mieux que l'or

crescendo

Rall

et l'ar-gent

et l'ar-gent O mon cher rou-et, ma blan-che bo-bi-ne!

Tempo

2me Couplet
Al segno

I

O mon cher rouet, ma blanche bobine,
Je vous aime mieux que l'or et l'argent!
Vous me donnez tout, lait, beurre et farine,
Et le gai logis, et le vêtement.
Je vous aime mieux que l'or et l'argent,
O mon cher rouet, ma blanche bobine!

II

O mon cher rouet, ma blanche bobine,
Vous chantez dès l'aube avec les oiseaux;
Été comme hiver, chanvre ou laine fine,
Par vous, jusqu'au soir, charge les fuseaux,
Vous chantez dès l'aube avec les oiseaux,
O mon cher rouet, ma blanche bobine.

III

O mon cher rouet, ma blanche bobine,
Vous me filerez mon suaire étroit,
Quand, près de mourir et courbant l'échine,
Je ferai mon lit éternel et froid.
Vous me filerez mon suaire étroit,
O mon cher rouet, ma blanche bobine!

BIBLIOGRAPHIE

JEAN CHOLEAU

LE GRAND CŒUR DE MADAME DE SEVIGNE

Dans ce livre, Jean Choleau fait le procès de Madame de Sévigné, à l'occasion de la "révolte du Papier Timbré". Le premier mérite du livre réside dans la Collection de documents qu'il réunit: lettres de la Marquise, opinions de critiques et d'écrivains sur ce problème précis; et je dois dire qu'après les avoir lues, je me sens moins sévère pour l'épistolière. Que de gens se sont imaginé les paysans bretons pendus par le duc de Chaulnes aux arbres mêmes des "Rochers", et sous les regards indifférents de la dame du château! Une documentation sérieuse comme celle-ci, nous prouve, bien sûr, que Madame de Sévigné ne saurait être considérée comme une interprète de l'âme bretonne. Mais précisément, si l'on tient compte de la badauderie essentielle de son caractère, de sa vanité parfois enfantine, la trop spirituelle "précieuse" révèle dans ses lettres tant honnies, un attachement aux intérêts de la Bretagne assez peu explicable. Le style en est embarrassé, équivoque, astucieux; le fond ne cesse d'être une plaidoirie. Elle s'associe continuellement aux peines de la Bretagne; les épisodes de répression narrés par elles sont choisis parmi les plus scandaleux et les plus absurdes; en

RENÉE PEYAUD

MON PAYS - LES FLORALIES DE L'AMOUR

La poésie classique se porte assez bien, les poèmes de Madame Renée Peyaud en sont la preuve. Le premier recueil se réfère à une culture "rhodanienne" et son lyrisme emprunte aux montagnes leur grandeur, aux eaux des fleuves et des lacs célèbres le déroulement d'une harmonieuse fluidité. Le sonnet, depuis ses origines, est le médaillon précieux de l'humanisme poétique. Vivant à Vienne sur la "terre aux mémoires romaines", comme disait Louis Le Cardonnell, Renée Peyaud donne au sonnet ses préférences, et elle étend aux autres provinces de France la recherche du mystère intime seul

un mot on a l'impression d'une "campagne de presse" persévérante. Elle plaide coupable? On ne voit guère Madame de Sévigné prendre parti pour Le Balp, tourné vers les hollandais, ou s'enthousiasmer pour les stupidités du "Code paysan". Je ne vois nulle courtoisie dans le tableau de la répression; il y en aurait eu à minimiser la répression, et par là-même, la révolte; il y en a encore moins à traiter par deux fois de "l'inotte mitrée" l'évêque de Saint-Malo, revenu de Paris "plein des bontés du Roi et des honnêtetés particulières, qu'il a eues pour lui, sans faire nulle attention à la ruine de la province qu'il a apportées agréablement avec lui". Les cavaliers "vivent, ma foi, comme dans un pays de conquête, nonobstant notre bon mariage avec Charles VIII et Louis XII". J'en demande pardon à Jean Choleau, mais la Marquise au blason noir et blanc me paraît verser dans l'autonomisme... N'exagérons rien; mais il est permis de voir un début de "naturalisation" chez la personne la moins préparée qui fût. Encore un effet de la magie bretonne!

J-B MORVAN.

capable de rendre à une patrie son sens, à l'humanisme son prix.

Le même ensemble de classicisme musical et de romantisme discret préside aux "Florales de l'Amour", sans que l'auteur s'interdise d'aborder parfois en des formes plus libres les thèmes existentialistes ou la fantaisie cubiste (non sans quelque ironie). Mais l'idéal de sérénité et d'harmonie, sous l'invocation à Platon, garde le dernier mot et l'accent le plus profond.

J-B MORVAN.

ZANTIG AR ROD

LE SAINT A LA ROUE

suite et fin de la page 5

voix grêle et désagréable.

— Tu as été à Magoar, tu ne veux plus que je parle! Je parlerai quand même et je dirai tout à papa, tout, tout!

Ah! c'en est trop. Marie-Aimée fond en larmes et, à travers ses sanglots, entend la voix infernale, la voix maudite qui répète inlassablement, tout, tout, tout, tout!

Alors une flambée de colère parcourt Marie-Aimée. Elle se sent brusquement prise d'une véritable fureur. C'est vrai ça! Elle en a trop supporté depuis quelques mois.

— Ah! tu diras tout? et bien! moi je te ferai ça, et poul une giffle, à toute volée, sur la joue gauche de Pipi, sur sa grosse joue, rouge et vernie comme une pomme mûre, sur sa joue nourrie de bonnes soupes, de crêpes et de flans d'œufs.

— Et puis ça, et poul une autre giffle sur la joue droite de Pipi, pour lui remettre la tête d'aplomb.

Des larmes roulent dans les gros yeux de l'enfant, mais la mère n'en a cure.

— Ah! tu parleras, ah! tu diras tout, c'est c'qu'on verra!

— Ma pauvre Marie-Aimée, dit la Mathurine admirative, tu finis par où tu aurais dû commencer; mais c'est bien tout d'même!

A Saint-Michel-en-Grève, le 18 Mai 1959.

JEAN URVOY

NOTRE PROCHAIN NUMÉRO:

Réservé aux Ecrivains et Poètes de la région Malouine et Dinannaise.

Au Sommaire:

Des Poèmes de Maurice Tuloup-Lovilleux, Claire Tixier-Lebas, Jacques Bofford, Denise Deffains.

Une pièce de Théâtre complète "Les Romantiques" ou "Du paradoxe chez le Comédien" par Denise Deffains.

Les Landes de Mannara, de Jacques Petit continueront leur brillante publication.

Et nos rubriques habituelles.

Un Numéro exceptionnel! Demandez-le!

Le Supplément des Fontaines de Brocéliande est paru:

LES ECRINS DE BROCELIANDE

FLORILÈGE DES POÈMES D'AMOUR
DES BARDES
DU CERCLE DE BROCELIANDE

DENISE DEFFAINS

BARDE ALC'HOUEDER MOR

ALAIN DE CADOUDAL

BARDE ER GO'HANN

RONAN PICHERY

DRUIDE ABROC'HELL

Ouvrage sur pur fil Lafuma 28x19 imprimé en 3 couleurs.

Il reste encore quelques exemplaires disponibles.

Recommandé aux Bibliophiles,

Envoi franco contre 11NF,
au C.C.P. Fontaines de Brocéliande
Rennes 1158-96

Hâtez-vous! Nombre d'exemplaires très limité.

Le produit de cette vente est destiné uniquement
à soutenir le Journal.

ZANTIG AR ROD

LE SAINT A LA ROUE

(suite de la page 2)

rentrait du château, fatigué, mais d'assez bonne humeur car, comme tout bon breton, il n'était pas gêné par la pluie, il l'aimait même et n'en était pas incommodé. Et tous les soirs, en rentrant, il lançait la phrase traditionnelle.

— Quoi de nouveau?

— Rien, répondait Marie-Aimée.

— Mais si, rétorqua Pipi un certain jour, la vache n'est pas sortie, maman est restée au coin du feu.

— J'étais fatiguée et puis Pipi ne me semblait pas bien. J'ai cru, un moment, qu'il était malade.

L'homme eut un regard inquiet. Son fils malade?

Et Pipi de répliquer

— Moi? Jamais si bien poité.

Et l'enfant prit l'habitude de tout raconter à son père. Marie-Aimée, qui se parlait à elle-même, dut se mettre un bœuf sur la langue. Elle n'osait plus bavarder avec la Mathurine, quand, selon la coutume des femmes du pays, elle sortait devant sa porte, pour jeter une bassine d'eau sale, récupérer une casserole, tout en inspectant le ciel, la route et les environs.

Pour rencontrer la Mathurine, elle eut des ruses de Sioux. Et le gros Pipi, malgré sa malice, fut plus d'une fois trompé. Elle prit l'habitude de fuir sa maison, et de s'en aller, avec sa vache, le long des vieux chemins herbus. La bête bioutait en soufflant, Marie-Aimée tricotait, lisait quelque journal vieux d'un mois. Cela ne lui plaisait guère car elle aimait son intérieur. Mais, comment faire? Elle ne pouvait plus supporter les yeux inquisiteurs de Pipi, ces grandes oreilles qui entendaient tout, recueillaient tout. Et puis, elle croyait que son enfant l'aimait, or, il lui sembla bientôt qu'il la détestait, et cela depuis toujours.

En outre, Yffic avait l'habitude, quand il était là, de le faire parler en le questionnant d'une voix douce et faussement apitoyée.

— Alors, mon p'tit Pipi? Qu'est-ce que tu as vu aujourd'hui? Dis-le à ton papa.

— Oh! ce n'est plus une vie, c'est un enfer!

Les choses se gâtèrent définitivement vers la fin de l'été.

Yffic n'allait plus aux pépinières, du moins pour le moment.

Il était toute la journée dans les jambes de Marie-Aimée, et la bonne femme enrageait. Plus d'escapades, plus de causeries chez la Mathurine.

Comme la belle saison avait été plutôt sèche, et que le gazon des talus était tout desséché, elle l'envoyait le plus souvent possible, dans la vallée, couper de l'herbe pour la vache.

L'homme partait, une serpillère sous le bras, la corne et la pierre à aiguiser pendue à la ceinture de cuir. La faux, elle, ne quittait pas la prairie où elle restait fichée en terre.

Un jour, quand il eut fauché la provende de la bête, il s'en alla rôder près du Roscoat, tout encombré de plantes géantes, sortes d'ombellifères aux tiges ligneuses. Dès qu'on se penchait sur l'eau, les truites filaient comme des flèches noires, cherchant l'abri des berges creuses. Quelle idée lui prit? Il barra le lit du ruisseau qui fut bientôt asséché, il se déchaussa et se mit à chercher le long des rives, à retourner les pierres. Tard dans la soirée, il remonta la vallée, sa charge d'herbe sur le dos, barbouillé de vase, rompu, mais heureux comme un enfant à la pensée des quelques truites, des anguilles et du chabot à grosse tête qu'il avait capturés.

A peine rentré, d'un air triomphant, il étala sa pêche sous les yeux de sa femme qui, lèvres pincées, lui dit d'un air mauvais:

— C'est à cette heure-ci que tu arrives. Je te croyais perdu!

Yffic levait les yeux au ciel pour prendre Dieu à témoin de la méchanceté de sa femme quand il entendit la voix de fausset de Pipi sortir du lit-dos où Marie-Aimée l'avait enfourné depuis longtemps.

— Le bedzeu a été là tout l'après-midi.

Le bedzeu! le plus grand coureur de femmes du pays, un païen, un soulaud!

— Que voulait-il celui-là?

— Il voulait emprunter une scie. Il est allé avec maman dans le cellier. Ils y sont restés longtemps. Il a bu une bouteille de cidre bouché et maman a fait chauffer du café.

— Le bedzeu! cam daonet, le maudit boîteux! ton ancien amoureux, dit Yffic en se retournant vers sa femme; mais Marie-Aimée, qui craignait la colère de son mari, sans répondre, sortit rapidement pour aller se cacher, au fond de l'étable, derrière la réserve de paille. Il sut bien l'y retrouver, et, lèvres serrées, lui administra, sans dire un mot, une correction qui compte dans la vie d'une femme mariée.

Cette fois, c'en était trop, ça ne pouvait plus durer! Elle retournerait à Magoar, ferait tourner la roue en sens inverse et fermerait à jamais la grande bouche de Pipi. Dieu qui connaissait ses tourments l'exaucerait.

La décision fut facile à prendre, mais, pour la mettre à exécution, il fallut attendre un certain temps.

D'abord, l'argent. Elle vendit quelques œufs, du beurre, du lait à l'insu de son mari, et, quand elle eut de quoi payer l'essence du voyage, elle alla trouver le boucher qui lui promit de lui faire signe à la première occasion si elle était libre, il viendrait la prendre et, quatre ou cinq heures après, elle serait de retour chez elle.

La Mathurine garderait Pipi et, comme à son retour, il serait muet, pas de danger qu'il raconte quoi que ce soit à son père.

Par un heureux effet de la providence, Yffic fut chargé par l'intendant, d'aller en camion, aux environs de Brest, livrer un lot de plants de pommiers, à l'époque même où le boucher de Plouaret devait se rendre pour affaires, aux environs de Bourbriac.

Il prévint la Mathurine un jour qu'il se trouvait à Tréduder pour y acheter une génisse.

On était alors aux premiers jours de l'an. Il faisait froid, et le vent qui venait de la mer, poussait devant lui, des gros nuages de neige.

Ce que fut le voyage? un véritable calvaire! Marie-Aimée s'assit à côté du boucher dans la vieille guimbarde toute déginguée. Bien emmitouflée dans son châle de mérinos, elle se tenait recroquevillée sur elle-même, se faisant toute petite pour échapper au courant d'air qui pénétrait dans la cabine par une vitre cassée.

En arrivant à Ar-Goulano, non loin de Plounevez-Moëdec, Marie-Aimée eut un haut le corps et se sentit glacée jusqu'au fond de l'âme. Devant elle, à perte de vue, s'étendaient les landes et les vagues immobiles des monts d'Arrée: des ménés d'un noir violet, menaçant de ci, de là, les tâches blêmes de la neige à demi fondue, taches que soulignaient brutalement les taches d'ajonc et les bois de pins.

Dans le ciel gris d'acier, un ciel implacable, passaient lentement, comme s'ils avaient eu de la peine à brasser de leurs ailes un air glacé et lourd, des bandes de corbeaux ou de mouettes qui fuyaient la mer. Aussi loin que s'étendait la vue, ce n'était qu'une solitude effroyable d'où l'homme semblait avoir été banni. Pas un bruit, pas une fumée, le silence de la mort.

Oh! s'enfuir, échapper bien vite à ce spectacle déprimant! Mais le boucher, pour une fois, conduisait, avec prudence, une camionnette dont la direction s'affolait tandis que les roues patinaient sur le verglas des bas-côtés de la route.

Le voyage, si joyeux au mois des fleurs, lui parut interminable en compagnie de cet homme si gai d'habitude mais qui, ce jour-là, n'ouvrait la bouche que pour jurer. Gast! Putain de route! Sale voiture! On va se retourner dans le fossé! C'était réconfortant!

Enfin Magoar.

— A tout à l'heure! faites vite!

Oh! ce ne fut pas long. Marie-Aimée rentre dans l'église, effleure le bénitier, esquisse un signe de croix, marmonne une prière et se dirige droit vers la roue.

Elle la saisit à pleines mains, résolument, et d'un seul coup, d'un seul, la fait tourner à l'envers.

Oh! les clochettes peuvent tinter, les bavardes, tinter tout à leur aise! Leur sonnerie réjouit le cœur de Marie-Aimée.

— Tintez, sonnettes du diable! Le gros Pipi ne parlera plus jamais!

Son geste accompli, sans remords, elle se dirige vers l'auberge et commande deux grogs bien tassés, un pour elle, un autre pour le boucher. Ils ne l'ont pas volé!

— Tenez-les bien chaud! mettez double dose de rhum!

La camionnette s'arrête devant la porte dans un grincement de freins mal huilés. Le boucher rentre et les deux passagers sirotent leur grog, avec des clappements de lèvres heureuses, remettent çà! — On ne s'en va pas sur une jambe, nom de nom! et en route pour Penaulé.

Le retour fut relativement facile. La voiture, plus chargée, chassait moins, la neige avait fondu, et -un vrai coup de veine - le boucher n'avait plus mal aux dents.

Le temps de débarquer les cochons à Plouaret et il reconduit sit Marie-Aimée chez elle.

Voilà la chaumière. Le vent de mer ne souffle plus, et la fumée monte droit dans l'air immobile. Sa vue réconforte Marie-Aimée. Comme elle sera bien chez elle, tout le reste de l'hiver, dans la chaleur et la paix retrouvée!

Elle entre. La Mathurine s'active autour du foyer. Pipi est là, à sa place habituelle, il la regarda, et, stupeur! se met à parler de sa

(suite et fin page 4)

LES SOIREEES THERMIDORIENNES

OU

LES LANDES DE MANNARA

par Jacques PETIT

(Suite du Numéro 49)

LE bulletin de l'armée annonçait ces temps-ci que le chef chouan des Côtes du Nord, Legris-Duval, avait été tué par ses anciens compagnons; son décès a même été consigné sur le registre de sa commune. Mais d'autres prétendent qu'on l'a revu, vaquant à son négoce dans les ports de la côte. ainsi donc Legris-Duval serait à la fois vivant et mort, situation ambiguë, mais qui, à la réflexion, paraît pleine d'avantages, surtout quand on est dans les affaires. Quelqu'un d'ailleurs peut prendre le nom d'un disparu et vivre à sa place. Pendant cette époque troublée, il y a des gens qui ont si souvent changé de nom que je gagerais volontiers que certains ont fini par ne plus savoir comment ils s'appellent. Mais à quoi rêves-tu, Gildas?

— Je songe aux modes et aux temps qu'il conviendrait d'ajouter aux conjugaisons pour exprimer les possibles passés, les présents en train de fuir dans le passé, les surnoisées transmutations subies par les idées quand elles pénètrent dans le domaine de la parole pour aller s'envaser dans l'action.

— Ce sont là des vérités qui ne seraient pas bonnes à enseigner à mes disciples. mais je crois comme vous que la langue française n'est pas encore assez compliquée; sa finesse proverbiale que l'Europe nous envie n'est encore qu'un outil grossier, inapte à traduire, par exemple, l'histoire de ces dernières années, et la délicate politique de notre Directoire, aussi changeante en ces nuances que la gorge de la tounerelle. Je rêve parfois, moi aussi, de progressifs irréels, d'optatifs conditionnels ou de futurs restrictifs. Ce cancre, cet étourdi "insignis nebulo" à qui vous avez généreusement prédit la carrière d'un Thucydide de notre temps, ne pourra s'empêcher de se demander ce qui serait advenu si Louis XVI n'avait pas été arrêté à Varennes, si Robespierre avait triomphé, que d'autres suppositions encore! et qui restent inquiétantes car les morts sont morts si vite que les possibilités de leur destin ne paraissent pas avoir pu mourir en même temps qu'eux. Ne sont-elles pas enfermées quelque part, prêtes à sortir, comme les vents dans la barrique d'Éole? Les morts sont mal tués et il n'y a guère de partie dont on puisse dire avec certitude qu'elle soit finie.

— C'est ainsi pour le petit roi, dit Auvespre, croyez-vous qu'il soit vraiment mort au Temple?

— J'ai entendu raconter qu'il vivait caché, et que certains le savaient, dit Gildas.

— Il est peut-être vivant, dit le Régent; mais s'il est mort, il vivra néanmoins et on le verra partout; un folliculaire parisien s'est trouvé, cette année déjà, pour faire un roman de son évasion et de ses aventures. Il est devenu pour les uns un remords, pour les autres l'insupportable angoisse d'un problème non résolu. Moi-même, je m'interroge parfois. J'ai su qu'à environ dix lieues d'ici, on avait enterré un enfant blond, venu d'on ne sait où, qui avait été conduit du château qu'un marchand de grains de la Beauce possédait en Perche, et où vivaient de vieilles filles de mon pays. Il mourut de maladie. Peut-être était-ce le duc de Normandie.

— Si l'on savait où est la tombe... dit Auvespre.

— Pour ma part, dit l'Homme au Chapeau Noir, je ne chercherai pas à le savoir. Il faut laisser les morts à leur singulière mission.

Il en est de ces morts mystérieuses comme des trésors cachés. Au temps des vieilles guerres de Monsieur de Rohan, un trésor avait été enterré sur la paroisse de Quéménan. Personne ne connaissait l'endroit, mais les gens de Quéménan l'imaginaient partout. Le laboureur qui partait pour gratter la terre du contre en bois de sa pesante charrue, se sentait pris d'un vague espoir en conduisant ses bœufs; les petits bergers que la venue des mois noirs rassemble autour d'âcres feux en parlaient sous les premiers vols de corbeaux. Chacun avait son idée sur l'emplacement, et un fermier disait que, sous la roue ferrée de sa charrette, une roche plate affleurant au chemin avait rendu comme un son creux. Les légendes et les rêves montaient comme encens au dessus de la braise des âtres. Mais le Diable sans doute voulut qu'un jour, un gros nail de valet

de ferme découvrit le trésor en creusant la terre, avec deux compagnons, pour élever un talus en bordure d'un champ. L'un des trois en acquit une maison, les deux autres sans compter dépensèrent l'aubaine. Mais de cela, il n'importe guère. Tout ce que je voulais dire, c'est que depuis ce jour-là, il y a un peu plus de tristesse dans la paroisse de Quéménan, et aucun mystère ne vient donner son sel au repas, ni sa douce angoisse à l'heure où le village va s'endormir. Qui donc voudrait qu'en ce monde il n'y eut plus de mystère, et qui serait assez fou pour souhaiter des montagnes sans cavernes et des villes sans souterrains, où l'on ne mangerait que le triste pain de chaque jour? Seuls les chemins masqués et les orées des bois mènent l'homme quelque part.

— J'ai appris dernièrement aussi, ajouta le Régent, le cas d'un bon religieux qui avait transcrit les chants de paysans qu'il avait entendus dans ces montagnes. On aurait pu les comparer à ce que mon confrère, le maître d'école Macpherson, avait gardé des poèmes d'Ossian. Car certains chuchotent maintenant des choses étranges à ce sujet; on saurait peut-être si Macpherson fut le dépositaire fidèle ou bien l'inventeur génial de ces chants si vrais au cœur. Mais le religieux est mort, puis le couvent a brûlé, et l'album avec le reste. On le regrettera, mais j'en suis déjà consolé."

XII

LES CONTES DU POT-A-BIÈRE

ET DE L'OISEAU-SORNETTE

Des signes imperceptibles annonçaient la fin de l'été, et çà et là une feuille jaunissait dans les arbres du Mail. Gildas et Marcelle commençaient à songer aux préparatifs de leur mariage. le perruquier et Auvespre rallaient les amoureux, seules personnes affairées dans une ville encore en proie aux lourdes chaleurs de l'été; et ils réussissaient parfois à obtenir que Gildas laissât pour un soir sa bien aimée vaquer aux travaux de la demeure paternelle, après la fermeture de la boutique; ils se rendaient tous trois au bord de la rivière, dans un bouchon où Monsieur Fleury faisait souvent le dimanche sa partie de cartes ou de palets.

C'était une simple baraque, avec des bancs sous quatre ormes aux branches noueuses. On voyait les eaux endormies dans leur cours paresseux, huileuses plutôt que liquides, portant des roseaux et des nénuphars sur leurs bords - et les odeurs qu'elles dégagaient n'avaient rien de balsamique. Cependant les muscadins s'y donnaient volontiers rendez-vous. Le patron, heureux de recevoir leur argent, car ils constituaient le meilleur de sa clientèle, voulait bien ne pas entendre leurs propos irrévérencieux.

Gildas pouvait y retrouver souvent Jean-François, parfois le Régent, presque toujours ses autres compagnons de table d'hôte. Souvent accablés du calme proverbial de la Ville, ils brodaient sur ce thème et s'efforçaient de hausser jusqu'au ton de l'épopée légendaire les considérations que leur inspirait cette monotomie. Le patron s'attaquait parfois avec eux, mais les suivait mal sur les sentiers aimés des muses, d'autant plus qu'à partir d'une certaine heure, les libations répétées rendaient son entendement imperméable aux idées les plus élémentaires.

(à suivre)

LES PRESSES ARTISANALES DU CERCLE DE BROCELIANDE
64 RUE POUILLAIN-DUPARC RENNES R.C. MÉTIERS 8260
LE GÉRANT RENÉ CRUCHON DÉPOT LÉGAL: 1-1960